

Portrait

Elle ose bousculer les idées reçues!

La psychologue, journaliste et auteure Susan Pinker

Quel est le sexe fort? En cette soirée du 6 mai, la salle de conférence de la Bibliothèque publique juive de Montréal est remplie d'auditeurs prêts à entendre la réponse de Susan Pinker, auteure du livre *Le sexe fort n'est pas celui qu'on croit*. Lorsque le présentateur résume le parcours de cette clinicienne montréalaise et nomme un à un les 17 pays où son livre est publié, les membres de l'assistance affichent des mines impressionnées. Impossible, en effet, de rester indifférent devant cette psychologue qui rêvait d'écrire et qui l'a fait... au risque de remuer de vieux tabous.

_LA FRAGILITÉ DES HOMMES

Délicate et élégante, Susan Pinker s'avance vers l'assistance et plonge avec assurance dans le cœur de sa présentation en nous dévoilant une série de statistiques supportant l'hypothèse selon laquelle les hommes seraient biologiquement plus fragiles que les femmes. En effet, qu'on le regarde sous l'angle des troubles du langage, des problèmes de comportement, du déficit de l'attention et même de la vulnérabilité aux maladies et de l'espérance de vie : les hommes paraissent proportionnellement toujours plus vulnérables que les femmes. Or comment expliquer le fait que plusieurs d'entre eux réussissent malgré tout à faire des carrières brillantes? Sous un autre angle, comment se fait-il que les femmes, pourtant robustes et académiquement supérieures, soient toujours moins représentées au haut des échelles salariales et des échelons organisationnels?

Pour Susan Pinker, que nous avons rencontrée dans un petit café du Mile-End, la réponse repose peut-être moins sur la discrimination et le sexisme que sur les différences biologiques entre les deux sexes et sur les préférences qui en découlent. « Plus une société offre d'options de carrières et plus on peut remarquer les distinctions entre les choix faits par les hommes et les femmes », illustre-t-elle. Selon son point de vue, on se leurre en espérant que les femmes forment un jour 50 % de la classe politique ou de la force de travail dans des métiers comme le génie ou les sciences physiques. « On n'y arrivera jamais, à cette égalité mathématique », soutient-elle, ajoutant que c'est avant tout l'égalité des opportunités qu'il faut défendre.

_ENTRE LA RAISON ET LA PASSION

Plus jeune, Susan Pinker avait le but de devenir écrivaine. Après une année à étudier la littérature à l'Université McGill, elle choisit néanmoins de bifurquer vers la psychologie, une profession qui l'attire vu son intérêt marqué pour le développement de la personne et de la pensée. En outre, ce choix lui semble plus payant et sûr qu'une carrière littéraire. « Les femmes de ma génération croyaient qu'il fallait faire exactement comme les hommes : qu'il fallait bien gagner sa vie, être professionnelle et stable pour faire une bonne carrière », explique-t-elle. Avec l'aide d'une bourse du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), elle poursuit ses études de maîtrise à l'Université de Waterloo en Ontario, où elle se spécialise en psychologie du développement et en psychologie cognitive.

De retour à Montréal, au milieu des années 1980, elle dirige un projet de recherche sur le déficit de l'attention et l'hyperactivité à l'Hôpital de Montréal pour enfants et opte par la suite pour l'enseignement de la psychologie au collège Dawson. « J'avais conservé une journée de clinique par semaine, question de garder un pied dans la pratique », dit-elle. Affiliée à des pédiatres qui lui confient des patients, Susan Pinker reçoit donc, tous les vendredis, des enfants, des adolescents et des familles aux prises avec des difficultés. « Rapidement, j'ai été dépassée par le nombre de demandes », se souvient la psychologue. Tirillée entre l'éducation de ses trois jeunes enfants, l'enseignement et la consultation, elle choisit finalement de quitter le collège pour se consacrer uniquement à sa pratique clinique; ce qu'elle fera de façon soutenue pendant plus de 20 ans et qui constituera une source d'observations et de témoignages primordiales pour la rédaction de son livre.

_L'ENVIE DE REJOINDRE UN PLUS GRAND NOMBRE DE GENS

À la fin des années 1990, l'opportunité de prendre la plume s'offre finalement à Susan Pinker. « Jusque-là, j'avais surtout rédigé beaucoup de rapports d'évaluation psychologique », remarque-t-elle. Son premier texte, qui porte sur le déficit de l'attention, paraît dans le quotidien *The Gazette*, dans le cadre d'une chronique sur la santé et suscite un énorme intérêt auprès des lecteurs. L'auteure découvre à quel point il peut être plaisant et utile de rejoindre un large public en vulgarisant les données scientifiques en psychologie. « Je présume que, comme moi, les gens veulent apprendre des choses en lisant leurs journaux », dit-elle.

Son intérêt devient alors si grand qu'elle met en veilleuse sa carrière de psychologue pendant une année sabbatique au cours de laquelle elle s'inscrit à un programme de journalisme à l'Université Concordia. Toutefois, elle ne complètera pas ce diplôme, car, d'une part, l'Association médicale canadienne achète des textes qu'elle a produits dans le cadre de ses cours et, d'autre part, elle réalise qu'elle a déjà ce qu'il faut pour pratiquer ce métier. « Je croyais que le journalisme, comme la psychologie, devait s'apprendre à l'université; mais ce n'est pas le cas », soutient Susan Pinker. Selon elle, c'est avant tout la curiosité, la capacité d'écrire clairement et d'afficher un style distinctif qui permet de réussir en journalisme.

_LA SCIENCE COMME GUIDE

Et il faut bien le dire, Susan Pinker a un style bien à elle. En 2003, le *Globe and Mail* l'approche pour collaborer à une rubrique intitulée *Problem Solving*² dans le cadre de laquelle elle doit répondre à des questions des lecteurs à propos de préoccupations éthiques et interpersonnelles concernant la vie au travail. Dans ses textes, qui peuvent porter sur le climat de travail, le harcèlement ou tout autre sujet connexe, la psychologue n'hésite pas à recadrer certaines perceptions. « The challenge is to acknowledge what happened [...] and then try to neutralize your bile. The best way to do that is to attribute their broken promises to events outside their control », recommande-t-elle dans sa chronique du 22 avril 2009 à un lecteur déçu par ses patrons qui n'ont pas tenu une promesse.

S'ils sont captivants et truffés d'exemples et de citations diverses, les textes et le livre écrits par Susan Pinker se caractérisent aussi par le fait qu'ils renferment de nombreuses références à des résultats de recherches scientifiques. « Ma formation à McGill m'a appris l'importance de documenter ce que j'avance », explique-t-elle. Cette inclinaison pour l'empirisme la suit dans toutes ses prises de position, y compris lorsqu'on la questionne sur le fait que la théorie qu'elle défend dans *Le sexe fort* est loin de la position des féministes s'inscrivant dans la foulée de Simone de Beauvoir et qui veut qu'on ne naisse pas femme, mais qu'on le devienne. « Simone de Beauvoir, c'est le passé. Ce n'est plus un bon exemple, de nos jours », s'exclame Susan Pinker. Et elle s'explique : « De Beauvoir défendait une idéologie, alors que ma position est de rester les yeux ouverts face aux développements de la science ». Elle prône un féminisme sans œillère, qui accepte de voir les hommes et les femmes tels qu'ils sont faits; ce que la science nous permet aujourd'hui d'appréhender mieux que jamais.

_UN PARADOXE COMME POINT DE DÉPART

« Je suis comme 85 % des femmes professionnelles : je veux une vie à la fois engagée et équilibrée », dit Susan Pinker. Or il y a quelques années de cela, alors que ses enfants sont plus autonomes, elle se sent mûre et disponible pour un nouveau projet. Au même moment, grâce à ses chroniques, elle se fait remarquer par une agence littéraire qui lui fait la proposition qu'elle attend depuis longtemps : écrire un livre! Mieux encore, les éditeurs lui donnent l'entière liberté de choisir son sujet. « Je me suis dit que je devais écrire sur ce que je connais le mieux : le développement humain chez les enfants », explique la psychologue.

Susan Pinker se met alors à songer à tous ces petits garçons qui l'ont visitée dans son cabinet de consultation. Elle est catégorique : « J'ai vu bien plus de garçons que de petites filles ». Or parmi ses patients, elle découvre que plusieurs finissent néanmoins par trouver des carrières dans lesquelles ils performent de façon surprenante. « Bien sûr, j'aurais pu attribuer leurs succès à mes talents de clinicienne », ironise-t-elle, mais cela la motive surtout à comprendre ce qui se cache derrière ce constat. D'un autre côté, elle s'étonne de voir toujours autant de femmes brillantes



délaisser des carrières lucratives et prenantes au profit d'activités professionnelles plus épanouissantes et équilibrées. Comment expliquer un tel paradoxe?

_LE SECRET EST DANS LES HORMONES?

Deux années durant, Susan Pinker effectue des recherches dans la littérature et met de l'ordre dans ses souvenirs de clinicienne. « Les morceaux du casse-tête se sont finalement mis en place », dit-elle. Ses réflexions l'amènent à conclure que si tant d'hommes fragiles au départ réussissent à se démarquer au travail, c'est parce qu'ils développent des compétences compensatoires qu'ils investissent de façon judicieuse dans des domaines bien pointus. « Ils évitent les carrières où beaucoup de femmes sont douées : c'est-à-dire des métiers qui nécessitent de l'empathie, une vision globale ou l'expression verbale », dit Susan Pinker. Elle donne l'exemple des autistes de haut niveau qui, en informatique par exemple, peuvent offrir une performance hors du commun. « De nouvelles données indiquent que les gènes et les hormones seraient les catalyseurs de la croissance et de la décroissance des réseaux neuronaux », explique Susan Pinker dans son livre. Selon elle, ces facteurs expliqueraient pourquoi le syndrome d'Asperger est plus fréquent chez les hommes et ils fourniraient des pistes pour déterminer si les traits de type Asperger sont une version extrême des traits communs aux hommes.

Pour l'auteure, la plupart des femmes priorisent la variété et la flexibilité; la majorité d'entre elles ont davantage de buts dans la vie que le désir d'avoir du prestige et de l'argent. « Les femmes ont moins tendance à mettre tous leurs œufs dans le même panier que les hommes », résume Susan Pinker. Or pour elle, les hormones y sont pour quelque chose : « Du point de vue de l'évolution, des facteurs biologiques ont préparé les femmes à se spécialiser dans la lecture des émotions et de leurs proches – un talent qui a favorisé la survie de leurs bébés en l'absence de langage », écrit-elle dans son ouvrage. Elle y relate notamment des études concernant l'ocytocine, une hormone sécrétée en plus grande quantité par les femmes, et qui viennent appuyer son idée selon laquelle les femmes sont, pour paraphraser le refrain d'une chanson blues de Willie Dixon qu'elle reprend dans son livre, « conçues pour le bien-être, pas pour la vitesse³ ».

(Suite page 21)

Portrait : suite de la page 19

_POUR DE NOUVEAUX DÉBATS SOCIAUX

Pour Susan Pinker, le véritable enjeu de notre époque est de mieux considérer et reconnaître les choix des femmes. « Pourquoi valorisons-nous toujours les parcours et les critères de réussite masculins? », se demande-t-elle. Selon l'auteure, la majorité des femmes sont plus empathiques, elles veulent faire des changements dans le monde, avoir de la flexibilité, se réaliser sur différents plans et s'engager dans des causes qui ont du sens. « Leurs choix sont valables », insiste Susan Pinker. Pour elle, ce n'est pas un hasard si on retrouve plus de femmes dans des métiers d'aide et dans les sciences de la vie comme la médecine et la biologie. Les femmes comme les hommes devraient, selon elle, pouvoir se diriger vers des occupations pour lesquelles ils sont naturellement les plus doués.

Et que pense-t-elle de l'idée qu'il faille plus de femmes au pouvoir pour effectuer des changements sociaux profitables aux femmes? Il est faux de prétendre qu'une femme au pouvoir va nécessairement améliorer la condition des autres femmes, avance Susan Pinker. Pour elle, Barack Obama aux États-Unis en est un exemple frappant : « Obama défend des politiques qui sont davantage basées sur des valeurs féminines que le proposait Hilary Clinton ». Par contre, selon elle, les femmes doivent être présentes dans les réseaux de pouvoir, car elles ont une aptitude naturelle à penser à long terme. Une chose est certaine; Susan Pinker, elle, ne craint pas de défendre ses idées et de les écrire franchement. « Les psychologues doivent partager leurs observations », affirme-t-elle. Parce que son audace tranche dans une profession où la réserve est la norme, souhaitons que Susan Pinker continue de se poser des questions... et continue d'oser écrire ses pistes de réponses!

Par Éveline Marcil-Denault, psychologue et journaliste pigiste

_Notes

1. Pinker S. (2009). *Le sexe fort n'est pas celui qu'on croit : un nouveau regard sur la différence homme-femme*. Montréal, Éditions Transcontinental. Version originale anglaise : (2008). *The Sexual Paradox : Extreme Men, Gifted Women and the Real Gender Gap*, Toronto, Random House Canada.
2. www.susanpinker.com/solving.html
3. « Built for Comfort, Not for Speed », un des sous-titres de la version originale anglaise du livre de Susan Pinker.